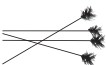


Sylvain Prudhomme



l'arbalète gallimard roman

Par les routes

PAR LES ROUTES

SYLVAIN PRUDHOMME

Par les routes

roman

l'arbalète gallimard

l'arbalète

collection dirigée par

Thomas Simonnet

Couverture

Mike Mandel, *Untitled*, tiré de la série *People in Cars*, 1970

© Mike Mandel, avec l'aimable autorisation de l'artiste
et de la Robert Mann Gallery, New York.

Pages 132-133 : Marco Lodoli, *Les prétendants*,
traduction de Louise Boudonnat © P.O.L, 2011.

Pages 22-23 : Francis Ponge, *Pour un Malherbe* © Gallimard, 1965.

Pages 25, 34 : Yves-Guy Bergès, *Auto-stop !, Guide pratique
et humoristique de l'auto-stoppeur* © Fayard, 1961.

© Éditions Gallimard, 2019.

Le temps va et vient et vire
Par jours par mois et par années.
Moi je ne sais plus que dire :
J'ai toujours même désir.

BERNARD DE VENTADOUR

J'ai retrouvé l'autostoppeur il y a six ou sept ans, dans une petite ville du sud-est de la France, après plus de quinze années pendant lesquelles, sans tout à fait l'oublier (l'autostoppeur n'est pas le genre d'hommes qu'on oublie), j'avais du moins cessé de penser à lui aussi souvent que par le passé. Je l'appelle l'autostoppeur car c'est ainsi, affublé de ce surnom qui n'aura jamais existé que pour moi, dans mes adresses intérieures à lui, sans qu'il en sache rien, qu'il n'aura cessé de m'apparaître, tout au long des années où je l'aurai côtoyé, tout au long de celles aussi où, éloignés l'un de l'autre, j'aurai pourtant continué de me le rappeler de loin en loin comme un repère – les marins ont un mot que j'aime pour cela, dans lequel on peut entendre ce qu'il faut d'ambiguïté, même si eux n'y attachent rien d'inquiétant : un amer.

Je venais d'emménager à V. lorsque j'ai appris qu'il vivait là lui aussi.

J'avais quitté Paris pour entamer une nouvelle vie. De toutes mes forces, je souhaitais changer d'air. Destruction,

reconstruction : c'était mon programme pour les jours et peut-être les années à venir.

J'allais avoir quarante ans. Depuis des années j'écrivais des livres. À Paris je travaillais chez moi, je sortais, je rentrais travailler. J'allais aux choses, les choses venaient à moi. Je rencontrais des gens. Certains me devenaient chers. Je tombais amoureux. Je cessais de l'être. Je ne sais pas si la pente naturelle de la vie est d'être seul d'abord, indépendant, nomade, puis peu à peu de se lier davantage, de se fixer, de fonder une famille. Si c'est le cas je régressais. J'allais de moins en moins loin. Mes histoires d'amour s'écourtaient. Se raréfiaient. J'étais moins supportable qu'avant. Ou peut-être était-ce moi qui avec le temps devenais moins patient, moins capable de prendre soin des autres.

Étais-je devenu négligent. Était-ce simplement que l'amour m'intéressait moins.

L'esseulement ne m'effrayait pas. J'ai toujours eu, dans la solitude, d'intenses moments de joie, qui alternent bien sûr avec d'intenses moments de tristesse, mais tout de même : je suis d'une nature globalement disposée au bonheur.

J'aime et redoute à la fois l'idée qu'il existe une ligne d'ombre. Une frontière invisible qu'on passe, vers le milieu de la vie, au-delà de laquelle on ne *devient* plus : simplement on *est*. Fini les promesses. Fini les spéculations sur ce qu'on osera ou n'osera pas demain. Le terrain qu'on avait en soi la ressource d'explorer, l'envergure de monde qu'on était capable d'embrasser, on

les a reconnus désormais. La moitié de notre terme est passée. La moitié de notre existence est là, en arrière, déroulée, racontant qui nous sommes, qui nous avons été jusqu'à présent, ce que nous avons été capables de risquer ou non, ce qui nous a peïnés, ce qui nous a réjouis. Nous pouvons encore nous jurer que la mue n'est pas achevée, que demain nous serons un autre, que celui ou celle que nous sommes vraiment reste à venir – c'est de plus en plus difficile à croire, et même si cela advenait, l'espérance de vie de ce nouvel être va s'amenuisant chaque jour, cependant que croît l'âge de l'ancien, celui que nous aurons de toute façon été pendant des années, quoi qu'il arrive maintenant.

À V. je comptais mener une vie calme. Ramassée. Studieuse. Je rêvais de repos. De lumière. D'une existence plus vraie. Je rêvais d'élan. De fluidité. D'un livre qui viendrait d'un coup, en quelques semaines à peine. D'une fulgurance qui soudain serait là, récompense de mois de patience. J'étais prêt à l'attendre. J'aime l'idée du labeur. J'ai de l'admiration pour cela : l'obstination, l'entêtement, l'endurance.

J'avais choisi V. parce que la ville était petite. Parce qu'on la disait belle, agréable à vivre. Parce que je n'y avais que deux ou trois connaissances dont la fréquentation me serait agréable, sans trop me coûter : un cousin, prof au lycée, que j'aimais sans l'avoir jamais beaucoup vu. Des amis d'amis que rien ne m'obligeait à voir.

Je me rappelais deux ou trois séjours que j'y avais faits, le temps d'un week-end, l'été, à une période où

je savais bien que la ville, tout entière vouée au plaisir des estivants, ne montrait qu'un de ses visages, le plus attrayant, le plus facile. J'avais désiré voir l'autre. Celui des longues nuits d'hiver. Des ciels bleus et glaciaux de janvier. J'avais regardé les terrasses bondées, les façades aux fenêtres grandes ouvertes, et je m'étais demandé : et dans trois mois. Et quand tout le monde sera reparti. Quand il fera zéro et que la lumière tombera sur les places désertes et les cafés fermés.

J'avais eu envie de ce calme. Il m'avait semblé qu'à V. je saurais retrouver la concentration, l'ascèse qui depuis des années me manquaient. La juste dose d'isolement qui me permettrait enfin de me ramasser, de me reprendre, peut-être de renaître.

Plusieurs mois auraient pu passer sans que je rencontre l'autostoppeur – nulle loi n'oblige deux habitants d'une même ville, si petite soit-elle, à se croiser avant longtemps.

Quelques heures à peine, pourtant, cela aura suffi.

Je suis arrivé à la gare de V. vers midi, muni en tout et pour tout de deux sacs remplis de livres et de vêtements. Il faisait beau, c'était le début du mois de septembre. Les platanes commençaient à perdre leurs feuilles. Elles se détachaient une à une, tombaient comme de grands copeaux de bois, touchaient le sol avec un raclement sonore. Crissaient ensuite contre le bitume à chaque coup de vent.

J'ai marché jusque dans le centre-ville en longeant l'enceinte d'un collège d'où montaient les cris de la pause déjeuner. J'ai vu le propriétaire du meublé trouvé par internet. Nous avons fait l'état des lieux, constaté une ou deux fissures au plafond, réglé la question des virements mensuels, bu un verre à la terrasse la plus

proche. Puis l'homme m'a remis les clés et je l'ai regardé disparaître au bout de la rue.

Je suis remonté dans l'immeuble. J'ai poussé la porte, contemplé mes nouveaux murs. Deux pièces dont le parquet, sur les photos mises en ligne, m'avait paru chaleureux. Deux pièces qui à présent me paraissaient surtout formidablement basses de plafond.

J'ai regardé les murs vert amande – c'est moi qui les ai peints, m'avait dit l'homme en m'accueillant, fier de raconter qu'il avait dû, pour obtenir ce vert et pas un autre, passer commande à une marque londonienne. J'ai regardé le lustre suspendu à hauteur de tête au-dessus de la table. Les moulures vieilles au plafond. Les rideaux lourds. Le vieux canapé avachi dans un renforcement du mur, loin de l'unique fenêtre.

J'ai pensé : me voici redevenu étudiant.

J'ai souri.

J'ai posé mes affaires dans un coin, entrepris un rapide ménage, donné bien plus vite qu'autrefois les coups de fil d'usage, électricité, gaz, connexion internet.

Je suis allé faire trois courses, café, pâtes, huile d'olive, vin.

Je suis revenu. J'ai à nouveau regardé les murs immobiles, les rideaux immobiles, le lustre et la table immobiles. J'ai senti le bloc de silence entre les murs. J'ai écouté crisser le parquet sous mes pas. J'ai posé les courses près de l'évier. J'ai jubilé de faire ce geste : poser les courses sur le plan de travail d'une nouvelle cuisine. J'ai écouté la bouteille d'huile d'olive au fond du sac

taper doucement contre le plan de travail. J'ai reconnu ce bruit familier, le choc du sac de courses contre le bois d'une cuisine. Ma cuisine.

J'ai pensé : je vais être bien ici.

J'ai fouillé dans le tiroir pour y attraper un couteau. J'ai pelé plusieurs gousses d'ail, les ai hachées, mises à dorer dans de l'huile. L'odeur est montée. J'ai fait cuire les pâtes, les ai égouttées, versées dans la poêle avec l'ail et l'huile. J'ai regardé leurs longues tresses se tordre. J'ai attendu qu'elles grillent, que l'huile et l'ail les imprègnent à cœur, qu'elles deviennent craquantes comme des brindilles.

J'ai poussé la table contre la fenêtre. Je me suis assis. J'ai mangé. J'ai raclé jusqu'au dernier bout d'ail frit au fond de la poêle. J'ai mis du café à chauffer.

Puis sans tarder j'ai commencé à travailler.

Que ma nouvelle vie n'attende pas.

Je suis resté devant mon ordinateur jusqu'au soir, affûté, tendu, heureux.

J'ai pensé : ici le temps sera plein. Ici chaque semaine sera comme un mois.

Vers 18 heures j'ai reçu un coup de fil de Julien, mon cousin, à qui j'avais dit que j'arrivais ce jour-là. Il m'a offert de venir à une fête qui avait lieu chez lui.

J'ai pensé : non.

Non pas déjà.

J'ai dit oui.

Je me suis remis au travail.

Vers 21 heures j'ai pris une douche, attrapé à la cuisine la bouteille de vin que je venais d'acheter.

Dehors j'ai trouvé la nuit de septembre presque tombée déjà, les rues désertes, quelques restaurants seulement ouverts encore. Le vent avait forcé, il faisait froid. J'ai regardé les magasins aux rideaux baissés, les maisons aux fenêtres allumées çà et là, les reflets bleus et verts d'un téléviseur au plafond d'un premier étage. Par le carreau d'un rez-de-chaussée j'ai vu une famille attablée à dîner.

Je suis arrivé devant une maison tout entière allumée. Par les fenêtres j'ai vu des silhouettes debout dans la cuisine et le salon, j'ai entendu la sono à fond. Mon cousin Julien est venu m'ouvrir.

Sacha.

Il m'a embrassé.

Alors c'est pour de vrai t'es là.

Il m'a entraîné jusqu'au salon, m'a présenté sa compagne Anissa. Il a baissé la musique pour lancer joyeusement mon nom à la cantonade.

Mon cousin Sacha. Vous avez intérêt à lui faire bon accueil.

Avant d'avoir eu le temps de décider quoi que ce soit, je me suis retrouvé un verre de rouge à la main, à bavarder avec Anissa et Jeanne, une collègue de lycée de Julien. Je leur ai raconté ma première journée dans la ville, mon arrivée à la gare avec mes deux sacs de livres et de vêtements. Mon deux-pièces aux murs verts. Mes pâtes à l'ail grillées à la poêle.

Elles ont ri.

On t'invitera de temps en temps pour te changer des pâtes, a dit Anissa.

J'ai vu que Jeanne se rapprochait, que le récit de cette arrivée solitaire l'amusait. J'ai deviné qu'elle aussi vivait seule. Anissa nous a laissés. Jeanne m'a raconté son arrivée dans la ville, quatre ou cinq ans plus tôt, après un premier poste du côté de Brest. Je lui ai dit ce qui m'amenait là. Mon envie de table rase. De concentration. De calme.

Nous avons vidé puis à nouveau rempli nos verres. Elle m'a demandé sur quoi portait le livre que je projetais d'écrire.

Et puis que s'est-il passé dans sa tête. Qu'ai-je dit pour que cette pensée lui vienne.

Oh mais il y a quelqu'un à V. qu'il faut te présenter. Quelqu'un avec qui tu es fait pour t'entendre c'est sûr. Il est amusant un peu fou tu verras il aime les livres lui aussi. Il s'est installé à V. il y a quatre ans peut-être.

À quoi ai-je deviné que c'était lui. Est-ce ce qualificatif d'un peu fou. La mention de cette installation récente.

J'ai senti le sang battre dans mes veines.

Il faut que vous vous rencontriez vous allez faire la paire c'est sûr, a continué Jeanne.

Et alors elle a dit son nom.

Je suis resté le plus impassible que j'ai pu. Elle n'a rien vu. N'a pas deviné une seconde le trouble qu'elle jetait en moi.

Il faut que tu les rencontres tous les deux. Sa compagne et lui. Tous les trois. Ils ont un petit garçon. Ils sont super.

Je n'ai rien dit. J'ai laissé descendre en moi ces nouvelles. L'autostoppeur ici, tout près. L'autostoppeur en couple. Père d'un enfant.

À ce moment Julien a surgi.

Cousin est-ce que ça va est-ce qu'on s'occupe bien de toi.

Il a vu Jeanne à côté de moi. Il a sorti un paquet de cigarettes, m'a demandé si quelqu'un m'avait montré la terrasse. Nous sommes montés tous les trois par un petit escalier raide, avons passé le premier étage, le deuxième, sommes ressortis dans la nuit, tout en haut. De la terrasse nous avons regardé les toits des maisons voisines, les branches d'un platane tout proche, les étoiles au-dessus de nos têtes, l'eau noire du fleuve.

Vous devez être bien ici, j'ai dit à Julien après un silence.

Il a acquiescé doucement.

Toi aussi tu vas te plaire à V. tu vas voir.

Allez à toi Sacha, a dit Jeanne en levant son verre.
À ton arrivée ici.

Nous avons trinqué tous les trois.

J'ai regardé la lune au-dessus des toits. Écouté les bruits de la fête au rez-de-chaussée.

J'ai pensé à l'autostoppeur. À cette fable qui m'était un jour revenue, juste avant que je lui demande de sortir de ma vie : le pot de fer qui ne veut pas de mal au pot

de terre, qui lui veut même sincèrement du bien, et qui pourtant, d'un faux mouvement, le réduit en miettes. Le pot de terre qui un jour, d'avoir trop frayé avec le pot de fer, se brise.

Il y a deux options face au destin : s'épuiser à lutter contre. Ou lui céder. L'accepter joyeusement, gravement, comme on plonge d'une falaise. Pour le meilleur et pour le pire.

Ainsi soit-il, disent plus ou moins toutes les religions, et dans cet assentiment il y a une force qui m'a toujours fasciné.

Amen.

Amine.

Puisqu'il le faut.

Puisqu'il doit de toute façon en être ainsi.

Je l'ai appelé dès le lendemain matin. Au téléphone il y a eu un blanc.

Sacha.

Je lui ai dit que j'étais là. Que je venais de m'installer à V.

Il a laissé passer un temps.

Toi ici c'est fou.

Nous sommes restés sans rien dire, à attendre tous les deux. Nous ne nous étions plus vus, plus adressé un mot depuis près de vingt ans.

Viens, il a dit simplement.

Qu'est-ce que tu dis.

Viens tout de suite. Passe à la maison. Pourquoi attendre.

Sa voix n'avait pas changé. Malgré la surprise il était calme.

Viens Marie et Agustín sont là, c'est dimanche, tu verras tout le monde.

J'ai reposé mon téléphone sur un tabouret. Regardé

les murs verts autour de moi. J'ai pensé qu'il me faudrait acheter des chaises. Que les deux qui étaient là ne pourraient pas suffire longtemps, si solitaire soit ma nouvelle vie.

J'ai regardé la lumière du matin entrer par la fenêtre, tomber sur le parquet, y faire une grande tache dorée. J'ai regardé la poussière que je n'avais pas vue la veille, trop pressé de me mettre au travail. Je me suis baissé pour passer le doigt sur la plinthe. Le bout de mon index s'est couvert d'une taie noire. J'ai trouvé un aspirateur dans le petit cagibi aménagé sous la cage d'escalier. Je suis descendu acheter de l'eau de javel, du produit à vitres, de nouveaux sacs pour l'aspirateur, des éponges, une serpillière. J'ai aspiré. J'ai récuré. J'ai frotté. J'ai rincé. L'appartement s'est mis à sentir le propre.

J'ai jeté un regard à mon ordinateur ouvert depuis la veille sur la table.

J'ai pensé que je travaillerais plus tard.

Par la fenêtre à nouveau propre j'ai observé l'appartement d'en face, fenêtres ouvertes sur un petit bureau en coin, murs blancs, rayonnages garnis de livres.

J'ai pensé que ce devait être une pièce où il faisait bon travailler. Que les voisins d'en face devaient être agréables, pour aimer ainsi les livres.

Je me suis fait du café. L'odeur de la cafetière s'est mêlée à celle de la javel. Je me suis demandé si une réaction chimique allait s'ensuivre. Si l'odeur de javel avait le pouvoir de faire virer le goût du café. J'ai versé le café dans une grande tasse, je l'ai approché de mes lèvres.

Je lui ai trouvé un goût étrange. J'en ai bu une deuxième gorgée, puis une troisième. Je n'ai plus senti la javel.

J'ai ouvert mes deux sacs, attrapé mes vêtements, deux jeans, trois tee-shirts, une chemise, quelques caleçons et paires de chaussettes en tout et pour tout. Je les ai posés sur l'unique étagère de l'appartement, bien en vue. Prêts à l'usage comme je fais lorsque je passe plusieurs jours dans un lieu étranger, maison d'amis ou chambre d'hôtel. J'ai savouré cette réduction de ma garde-robe à l'essentiel. J'y ai vu un signe que j'étais sur la bonne voie. En route pour la vie que je voulais. Ramassée. Sobre. Dense.

J'ai replongé dans mes sacs, j'en ai sorti la vingtaine de livres emportés avec moi. *Corrections* de Thomas Bernhard. *Abrégé d'histoire de la littérature portative* de Vila-Matas. *Les Géorgiques* de Claude Simon, le livre le plus plein jamais écrit, ai-je toujours pensé, le plus densément vivant, bourré jusqu'à saturation de trains immobiles dans l'hiver et de déflagrations d'obus et de champs de blé onduoyants et d'heures d'attente nocturnes sur des chevaux raidis par le gel. *El coronel no tiene quien le escriba* de García Márquez, où un vieil homme tombé dans la misère attend, attend toujours une pension de vétéran qui ne vient pas – et en attendant préfère crever de faim plutôt que de renoncer à la seule fierté qui lui reste : son coq de combat. *Pour un Malherbe* de Francis Ponge, qu'il me suffit de reparcourir les jours de découragement pour me sentir revigoré, rempli de décision, de foi : « Nous sommes allés à la mer (13 kilo-

mètres de Caen) : nous avons constaté son humeur forte et amère, et comme les plantes des dunes résistent en colère contre le vent, accrochées pourtant en nulle autre part que dans le sable. Nous sommes à la fois la mer et les dunes, et bien capable d'en faire autant. Nous profiterons de notre colère des 1^{er} et 2 octobre pour trouver le ton nécessaire à prendre la parole et à la garder. Nous, perdu dans la foule. Nous qui voyageons en troisième. Nous qui ne savons comment vivre, et qui n'avons pas le goût de la bohème.»

Je les ai posés un à un sur l'étagère, à hauteur de regard, bien en évidence. Qu'à chaque passage devant l'étagère ils me frappent de toute leur force de rappel, de piqure, d'injonction à l'exigence et au travail.

J'ai fini de vider mes sacs. J'ai regardé la totalité de mes possessions étalées devant moi dans la lumière, ordonnées, prêtes à l'emploi, volontairement réduites à l'exact nécessaire, pareilles aux instruments d'un chirurgien avant l'opération. J'ai pensé : on voit mieux dans le peu. On vit mieux. On se déplace mieux, on conçoit mieux, on décide mieux. J'ai savouré la pensée que ma vie était là désormais. Le fatras de mes quarante années d'existence réduit à cette somme d'objets sur une étagère.

J'ai attrapé la carte de France que j'emporte partout, je l'ai punaisée au mur. J'ai refait sur la carte le chemin parcouru la veille en train, Paris à la convergence de toutes les routes, la vallée du Rhône descendue, les zones de vert, de jaune et d'orange fendues en quelques heures à peine à bord du TGV, jusqu'au point isolé de V.

J'ai pensé : maintenant tu y es. Ce minuscule point de la carte tu l'habites. Quelque part dans le noir de ce point appelé V., il y a le point infiniment plus petit encore de ton corps à toi.

Et puis m'est venue cette autre pensée : quelque part dans ce point, il y a aussi le point du corps de l'autostoppeur. J'ai laissé mon regard balayer le reste de la carte, embrasser les zones entières de vide, errer parmi les milliers d'autres points où nous aurions pu l'un et l'autre décider d'aller vivre. J'ai pensé que c'était fou. Qu'il fallait un hasard extraordinaire pour que nous nous retrouvions là tous les deux. Ou peut-être autre chose qu'un hasard. Je me suis mis à la place de l'autostoppeur. J'ai pensé ce qu'il avait dû penser en apprenant que j'étais là. Ce qu'il était impensable qu'il n'ait pas pensé : que je venais le chercher. Que ce déménagement je le faisais *pour lui*.

J'ai pensé à Lee Oswald déballant son fusil au dernier étage de l'immeuble d'où il va tirer sur Kennedy. À tous les tueurs à gages dans les heures qui précèdent le meurtre qu'ils vont commettre. À leur calme. À la précision de leurs gestes. Au soin mis à choisir leur poste d'affût. À ordonner leurs affaires. À tout préparer pour que, le moment venu, *les choses se passent au mieux*.

Vis, me disait toujours l'autostoppeur. Vis et après tu écriras.

Ne laisse pas passer cette belle journée de soleil, chaque fois qu'il me voyait devant mon ordinateur. Ou si par gentillesse il ne le disait pas je comprenais qu'il le

pensait. Et ses actes aussi me le disaient. La baignade qu'il allait faire et pas moi. La promenade dont il revenait et pas moi. Les inconnus qu'il rencontrait au bar et pas moi.

J'ai bu la fin de mon café. Sur l'étagère j'ai aperçu un volume fourré au dernier moment dans mon sac. Un petit livre retrouvé juste avant mon départ, à la faveur des journées passées à vider les étagères de ma petite chambre parisienne, dont le titre disait : *Autostop! Guide pratique et humoristique de l'autostoppeur*. Je l'ai attrapé sur l'étagère. J'en ai feuilleté les premières pages. Texte d'Yves-Guy Bergès, dessins de Sempé. Je me suis rappelé le bouquiniste auquel je l'avais acheté, vingt ans plus tôt, sous la halle d'un square du sud de Paris.

Je me suis revu ce trophée à la main, le montrant à l'autostoppeur. Je me suis rappelé l'accueil qu'il avait fait au livre. Le sourire qu'il avait eu, du haut de ses vingt ans.

Un livre sur le stop. Et pourquoi pas un livre sur la bonne façon de marcher. Un livre sur la bonne façon de s'allonger pour s'endormir.

Je me suis mis à le feuilleter. J'en ai admiré le savoureux exergue : «À la SNCF, en témoignage d'estime et de sympathie.» J'ai laissé mes yeux errer au gré des pages, attraper ici et là un passage : «J'affirme qu'en ce qui me concerne, j'adore les automobilistes. J'en ai dans ma vie consommé plus de trois mille.» J'ai découvert l'histoire du Pouce, association parisienne qui à la fin des années 1950 avait conçu le louable projet de faciliter, par un

système de petites annonces, les arrangements entre autostoppeurs et automobilistes – un ancêtre des sites de covoiturage actuels, ni plus ni moins.

J'ai senti ma honte se déplacer, changer d'objet. Ma honte passée faire place à une honte présente : celle d'avoir rougi jadis de ce livre pourtant bon. D'avoir à ce point craint le jugement de l'autostoppeur. Je me suis demandé si aujourd'hui il ne serait pas le premier à l'aimer.

J'ai pris le livre sous le bras. Je suis sorti.

Dehors la place était déserte. Les tables métalliques du bar de la Fontaine brillaient. Des feuilles de platanes jonchaient le béton, aplaties par la pluie de la nuit, réduites à du carton mouillé, sourd sous la semelle. Il faisait frais, c'était bon. Sur les accoudoirs des fauteuils en alu, les gouttes brillaient. Le tissu des parasols refermés pantelait. Les nuages étaient blancs. La lumière rebondissait, irradiait de partout à la fois. Les plaques d'égout luisaient. Les troncs des platanes étaient sombres, les bornes rincées par la grande lessive de l'automne.

J'ai descendu la rue. Je suis passé devant les boutiques fermées. J'ai reconnu au loin la vie matinale de la boulangerie, les allées et venues entre les baies coulissantes, le ballet des clients bras chargés de baguettes et de croissants. Je suis entré dans l'air chaud et odorant. J'ai acheté une fougasse aux olives. J'ai tenu la raquette de pâte légère et vaste devant moi. J'ai senti son odeur grasse, presque écœurante. Observé les milliers de feuilles de thym incrustées dans la pâte, les taches d'olives noires

écrasées, presque confites. Le papier brun imbibé d'huile déjà.

Je suis arrivé devant la maison de l'autostoppeur. J'ai vu la petite rue plus que modeste. L'école maternelle en face. La porte d'entrée de la maison, en bois, doublée d'une grille peu engageante. J'ai sonné. La porte s'est ouverte. Une tête d'enfant a surgi. Huit ans peut-être. Ou neuf, je n'ai jamais été très fort pour deviner l'âge des enfants. Cheveux noirs. Yeux noirs, comme son père. J'ai voulu tirer la grille encore fermée. Nous sommes restés, le gamin et moi, à nous dévisager de chaque côté des barreaux métalliques.

Salut toi.

Salut.

Tu t'appelles comment.

Agustín. Et toi.

Sacha.

Le gosse s'est retourné, a appelé son père.

J'ai vu la silhouette de l'autostoppeur approcher dans le couloir. Son visage me sourit.

Il a montré la grille.

On n'est toujours pas sorti ce matin, désolé.

Il a fait deux tours dans la serrure. J'ai eu le temps de le regarder. De bien voir son visage. Sa tête un peu vieillie seulement. Ses traits imperceptiblement creusés. Plus virils. Pommettes et arêtes du nez plus saillantes. Front plus large. L'air plus homme. Vêtu sans façons, comme il s'était toujours vêtu, jean simple, pull à col boutonné, élégance sobre.

Salut Sacha. Entre.

Le gamin a grimpé à mi-hauteur de la grille, s'est amusé à la faire aller et venir sur ses gonds, de la porte au mur, et aller-retour.

Allez Agustín viens.

L'enfant a fait comme s'il n'entendait pas.

Allez Agustín viens maintenant.

Cette fois il est venu, et l'autostoppeur a posé une main dans ses cheveux en le regardant se faufiler entre nous pour retourner jouer dans le salon.

Il a coulé de l'eau sous les ponts hein.

J'ai laissé mes yeux se promener au hasard des dessins punaisés au mur. Certains d'enfants, dragons, volcans, mondes souterrains grouillants de tunnels, d'échelles de corde, de grottes. D'autres d'adultes. Je me suis arrêté devant une araignée tracée à l'encre de Chine sur les pages d'un livre aux caractères serrés.

Et toi pas d'enfants.

J'ai haussé les épaules avec un sourire.

Pas d'enfants, pas de vrai amour depuis un moment.
La loose.

Il a ri.

Viens je vais te présenter Marie.

Il m'a conduit jusqu'à la cuisine. Là, par les carreaux, j'ai vu le jardin. Les vieux murs en pierre. Les deux cyprès. Le feuillage sombre d'un grand laurier. La boule de deux grands rosiers blancs près de la fenêtre, ébourifés par la pluie, pétales remplis de gouttes d'eau, feuilles brillantes.

C'est beau, j'ai dit.

C'était comme ça quand on est arrivés. La précédente locataire était folle de plantes.

J'ai compris qu'il disait cela pour que j'entende ce mot : locataire. Que je ne me méprenne pas.

Il s'est avancé dans le jardin de quelques pas, a levé la tête vers la fenêtre au-dessus de nous. J'ai suivi son regard et vu Marie, assise au premier étage, à un petit bureau devant la fenêtre.

Marie je te présente Sacha.

Marie a baissé l'écran de son ordinateur pour se pencher vers nous par la fenêtre. Elle m'a souri.

Salut Sacha. Faites-vous un café j'arrive, j'ai presque fini. Un petit quart d'heure à peine.

Un café ou une balade, a proposé l'autostoppeur en regardant le ciel. Ça se lève on dirait. Si on sortait se promener. Agustín ça te dit qu'on montre la roubine à Sacha.

Le gamin a mis ses chaussures, nous sommes sortis tous les trois.

Par les petites rues nous avons marché jusqu'au boulevard, sommes passés sous les voies ferrées, avons continué de l'autre côté le long d'un petit canal, dans un quartier de pavillons déjà anciens, la plupart bordés de jardins aux arbres déjà hauts.

Peu à peu les maisons se sont espacées. Nous avons longé un terrain de foot, sommes sortis de la ville. Le canal s'est élargi. Le petit chemin a cessé d'être bétonné. Sous nos pieds les gravillons ont laissé place à des herbes

J'ai retrouvé l'autostoppeur dans une petite ville du sud-est de la France, après des années sans penser à lui. Je l'ai retrouvé amoureux, installé, devenu père. Je me suis rappelé tout ce qui m'avait décidé, autrefois, à lui demander de sortir de ma vie. J'ai frappé à sa porte. J'ai rencontré Marie.

Sylvain Prudhomme, né en 1979, est auteur de romans et de reportages. Ses livres ont reçu plusieurs prix littéraires et sont traduits à l'étranger. Dans la collection «L'Arbalète», il a notamment publié Là, avait dit Bahi, Les grands et Légende. Avec Par les routes, il raconte la force de l'amitié et du désir, le vertige devant la multitude des existences possibles.



Par les routes Sylvain Prudhomme

Cette édition électronique du livre
Par les routes de Sylvain Prudhomme
a été réalisée le 3 juin 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072740381 – Numéro d'édition : 321746).

Code Sodis : N90848 – ISBN : 9782072740404
Numéro d'édition : 321748.